

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 40

Artikel: Quiproquo
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



MONTREUX EN 1912

12 mai 1912.

A bord de l'Italie, la foule débonnaire des dimanches se laisse bercer par les flonflons d'un orchestre italien. Tous, en un joyeux pêle-mêle, modistes, avocats, tonne-liers, magistrats, marchands de chaussures, et leurs femmes et leurs enfants en fanfreluches, se prélassent... Sur les fronts, peu d'idées. A-t-on des idées par un dimanche après-midi de beau temps ? Sur les chapeaux beaucoup de roses... La rive glisse derrière ces floraisons vantardes : et c'est l'azur du ciel, la sécheresse dorée des terres de vigne, la blancheur des maisons neuves de Montreux... Pâmé, le ténor italien redouble ses glouglous sensuels...

Sur la place de la Rouvenaz, il fait chaud, très chaud. Dans les jardins du Kursaal, sous les saules pleureurs, les marronniers fleuris, les tamaris roses, la foule déambule, tachée de lumière ou d'ombre, tandis que d'invisibles orchestres égrenent encore des mélodies flatteuses à l'oreille.

Partout, les hôtels dressent leurs étages, leurs balcons, leurs balustrades dorées, leurs stores abaissés, leurs titres et qualités proclamés en lettres géantes au faite des toits. Et c'est à qui montera le plus haut pour guigner le lac par dessus l'épaule du voisin. Les noms de ces hôtels ?... Ils sont légion... Aussi tous les mots de toutes les langues ont-ils été mis à réquisition. On passe prestement de l'Eden au Paradis, du Palmier au Tilleul, de Byron à Lamartine, du Coq au Faisan, d'Espagne en Russie. Toute la flore !... Toute la faune !... Tous les grands hommes !... Toute la géographie !... On est à bout de souffle. Aussi les derniers nés s'adornent-ils de noms que le volapuck seul reconnaît pour siens... Et partout aussi des massifs de géraniums, des jets d'eau jaillissant du bec d'un héron, des allées sablées, des rocailles, des monticules romantiques, des bosquets de Julie, de minuscules cocotiers en pot, des orangers, des palmiers, des grenadiers, que l'on enfermera à double tour dans la serre, la vraie patrie, à la moindre alerte...

A tous les mâts, les drapeaux claquent. Les couleurs fraternisent, le rouge, le bleu, le jaune, le noir, le blanc, quoi encore ?... et les lions et les aigles au bec crochu, aux serres acérées, qui symbolisent les nations chrétiennes. On y voit aussi, sur ces drapeaux, des croix, des croissants, des étoiles. Bref ! toute l'Amérique, toute l'Asie, toute l'Europe. C'est une réconciliation universelle. Ces drapeaux mêlent leurs plis, se caressent, se confondent, se tiennent embrassés. On rêve d'âge d'or, de ce monde futur où il n'y aura plus ni noirs, ni blancs, ni jaunes, ni cuivrés, mais seulement des hommes libres adonnés aux travaux de la paix.

Que médite ce diplomate, cet officier en civil mollement étendu sur ce rocking-chair ?... Et ce bon monsieur à barbe de fleuve, que lit-il dans son journal ?... Voici : «... les Arabes avouent mille morts... » ; et plus loin : «... la pauvre Finlande... Pour cette année on se contentera d'augmenter l'armée de cinquante mille hommes... » Qu'importe ! La vérité est ici. Elle flotte au sommet des mâts. Par la volonté des hôteliers, une trêve est signée. Les langues rocailleuses tolèrent les langues félines. Les teints de lait ne s'offusquent point des teints cirés... Dans cette volière internationale, tous les oiseaux sont admis, les paons, les colibris, les cacatoès, les geais piailliers, d'autres encore qu'il vaut mieux ne pas nommer... Tout à l'heure, au coup du gong, la foule bariolée passera entre les lauriers taillés, entre les laquais inclinés, et elle communiera autour de mets divinement apprêtés.

Benjamin Vallotton.

L'IMPOT

Le Conteur a publié un article sur le fisc. Nous donnons des vers écrits sur le même sujet, qui parurent dans l'Estafette du 7 février 1863 et signés d'un nom bien connu.

Sur l'air Babet : Allons, un peu de complaisance.

*Combien de fois d'un jour on entend dire :
Vive la Suisse et notre liberté.*

*O mon pays que j'aime et que j'admire
A toi mon cœur et mon activité !
Mais si le fisc réclame sa finance
Tous ces serments se dissipent bientôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !*

*Notre patrie aime bien qu'on la loue,
Mais nos vivats ne lui suffisent pas :
A cette mère il faut qu'on se dévoue.
Offrons lui donc nos écus et nos bras,
Ne dites pas que la loi vous offense,
A son début protégez-la plutôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !*

*Dans ce moment montrons notre civisme,
Accomplissons nos devoirs de bon cœur
Et répondons avec patriotisme
Au doux appel fait par le receveur.
Voilà, je crois, la loi par excellence.
Pour s'y soumettre, il n'est jamais trop tôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Ne tardez pas à payer votre impôt !*

*Pour subvenir aux frais de la patrie
J'aimerais voir tous ses humbles enfants
Verser leur or dans une urne chérie,
Sans recevoir ou tant d'agents.
Ce temps viendra, gardons-en l'espérance.
Mais aujourd'hui, c'est la loi qui prévaut :
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !*

L. Monnet.

QUIPROQUO

J'AI un ami que j'appelle « le grand Frédéric » pour le distinguer de Frédéric le Grand, car au physique ils se ressemblent étrangement. En outre, cet ami a des qualités militaires évidentes. Le rang fort honorable qu'il occupe dans l'armée fédérale en est la preuve incontestable. En plus, au civil, il exerce une profession qui fait de lui et de ses sous-ordres les anges gardiens de toute une agglomération urbaine. Or, l'an dernier, il est allé villégiaturer dans un de ces jolis villages dont les maisons blanches adossées en plein soleil aux pentes douces du Jura rappellent les dents nacrées d'une bouche rieuse qui vous souhaite la bienvenue.

Une fois redescendu dans la plaine, le « grand Frédéric », lequel est aussi un ami dévoué du Conteur Vaudois, me narra comme suit la vie de là-haut :

« Sociable autant par nécessité que par nature, j'ai cherché d'emblée à me mettre au diapason des habitants du village. Dans mes promenades, je les saluais fort gentiment. Lorsqu'ils étaient au travail dans leurs prés, je ne dédaignais point de m'arrêter auprès d'eux dans le but de faire quelques commentaires sur la qualité du regain, sur les perspectives météorologiques ou autres choses semblables. Devant un rucher en ébullition, je jouais au connaisseur. A l'occasion, je mettais le nez aux portes des écuries, des porcheries, et, dans les bouffées d'un parfum fort différent de celui que l'on respire l'après-midi à la rue de Bourg, j'échangeais quelques propos sur la belle prestance du bétail et les possibilités de son rendement. Il m'est même arrivé de donner un conseil à une bonne femme qui s'échauffait en courant après une volée de poules à l'humeur particulièrement vagabonde. Voyant enfin, après nombre de contre-marches, de chassés-croisés, de sauts de droite et de gauche, la ménagère et sa volaille heureusement rassemblées dans le poulailler, je ne pus m'empêcher d'exprimer la crainte que les

poules, après une course échevelée en un jour de température tropicale, ne pondissent des œufs « cuits durs ». Afin de parer à une telle calamité, je conseillai à Mme Louisa — c'est le nom de la ménagère — de mettre promptement des compresses froides sur le derrière de ses poules. Elle me regarda d'un air si ingénument interrogatif que je crus devoir préciser en l'avisant que les compresses devaient par prudence être renouvelées toutes les dix minutes pendant une demi-heure au moins. A-t-elle suivi mon conseil ou m'a-t-elle pris pour un de ces fous qui courent les routes, je ne sais, car, pour cacher ma gêne, j'eus hâte de continuer mon chemin.

« Chaque soir, après le coucher du soleil, j'avais l'habitude de faire le tour du village et d'échanger des propos avec ceux qui, assis sur le banc devant leur maison, jouissaient de la moiteur du crépuscule en attendant d'humer un peu plus tard l'air frais descendant de l'Aiguille d'Auvent. Les uns m'invitaient parfois à prendre place à côté d'eux et nous causions à qui mieux mieux. Un certain soir, vers les dix heures, alors que je m'étais oublié chez la famille Duperrex, les enfants se mirent à dire : « P'sst, p'sst, voilà M. Geyser. » En effet, je vis, à quel que cent pas de là, s'avancer sous la lumière du réverbère un homme de taille moyenne, la moustache à la Victor-Emmanuel, la démarche alerte et scandée par des coups de canne secs et énergiques. On me dit que c'était le notaire qui habitait un peu en dehors du village. Nous le saluâmes en chœur d'un « Bonsoir, Monsieur » onctueux, et ce fut tout.

« Le hasard voulut que, quelques jours après, je le rencontrais dans une de mes balades matinales. A la lumière du soleil, encore plus qu'à la lueur d'un réverbère, il avait l'air parfaitement respectable. Cela m'engagea à lui tirer un profond coup de chapeau et, jugeant utile de me mettre dans ses papiers, je lui dis à la fois très haut et très respectueux : « Bonjour, Monsieur Geyser, » ainsi que je l'eus fait si je l'avais connu depuis longtemps. L'effet ne fut pas celui que j'attendais. Au lieu de me répondre, le notaire se retourna brusquement, comme s'il avait été mordu par une vipère, et me toisa d'un regard courroucé que je n'oublierai jamais. Il avait l'air d'être furieux autant qu'on peut l'être quand on se sent injurié et ce n'est qu'à voyant ma figure déconcertée qu'il reprit son chemin sans mot dire.

« Le soir de ce jour-là, je me rendis directement auprès de la famille Duperrex afin d'avoir la clef de l'énigme. Lorsque j'eus raconté mon aventure du matin, la famille tout entière partit d'un formidable éclat de rire qui alla réveiller les échos de la montagne. Ce rire était si naturel, si profond, si contagieux, que je m'associais de bon cœur aux rieurs. Cela dura tellement longtemps que je vis le moment où le village ameuté viendrait joindre ses accents aux nôtres. M. Duperrez père, le premier, recouvra en fin de compte, son équilibre et me mit au courant de la gaffe que, fort inconsciemment, j'avais commise le matin même. A ce sujet, il me confia en substance ceci :

« — Geyser n'est que le sobriquet du notaire. Dans la contrée, nous l'avons baptisé de ce nom en souvenir des sources d'eau chaude qui jaillissent subitement dans les terres volcaniques. D'un tempérament bilieux, le notaire saute en l'air pour la moindre contrariété ou peccadille. Ses accès de bile sont si subits et d'un caractère si extraordinairement impétueux, qu'ils en deviennent parfaitement comparables aux aspersions inattendues des geysers intermittents du Yellowstone Park.

« Il n'en fallut pas davantage pour me permettre de saisir tout l'à propos du rapprochement entre le notaire et un geyser en explosion. Pendant le reste de mon séjour à X... je fis en sorte de ne plus me trouver sur le chemin de celui qui restera pour moi M. Geyser et, depuis, je revois toujours le regard foudroyant qu'il me lança ce certain matin, car cette ceillade peu aimable eut sur moi l'effet d'une douche d'eau froide. Sans ma mine déconfitée, le jet se serait à coup sûr transformé promptement en quelque

chose rappelant fort une aspersion d'eau brûlante. »

Son histoire terminée, je félicitai mon ami Frédéric d'avoir su, fort innocemment, rendre attentif le notaire de X... à l'urgence qu'il y a pour lui de se comporter dorénavant de telle façon que le sobriquet n'ait plus sa raison d'être. S'il est intelligent, il le fera, sinon il continuera d'être M. Geysler.

Aimé Schabzigre.

Renseignées. — Je n'ai pas encore pu voir Jeanne depuis qu'elle est mariée ; je crains de rencontrer son mari.

— Oh ! tu n'as rien à craindre, il ne doit pas être souvent à la maison.

— Il est vrai, voilà déjà six semaines qu'ils sont mariés !

De la jeunesse, s. v. p. — La modiste. — Réellement, madame, cette plume blanche sur votre chapeau vous rajeunit de dix ans !

La vieille fille. — Oh ! vraiment ! Donnez-m'en donc une seconde.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 2

Le troisième est un guerrier dans le costume des anciens Suisses. A en juger par la majesté de sa pose et par l'abondance de plumes qui ornent sa toque, ce doit être pour le moins un lieutenant de Leurs Excellences de Berne. Pauvre gars, entre quelles mains il est tombé ! Heureusement qu'il va courir les chances d'une diversion. Un messager, en assez triste équipage, avec tricorne et jambe de bois, s'approche du groupe et tend un pli cacheté. Quelle nouvelle apporte-t-il ? On ne sait. Demandez à cet escargot qui passe au bord du chemin, portant sa maison, et qui allonge ses deux cornes en signe d'attention... Pendant que cette scène déroule sur la terre ses péripéties mystérieuses, les astres suivent leurs cours au ciel. Tout au haut de la page, au coin gauche, se lève un soleil hérissé de mille rayons ; à droite, dans l'autre coin, se couche une lune mélancolique, accompagnée d'une comète et de plusieurs étoiles, d'ailleurs moins éclipsée par le soleil que par la marque de fabrique du libraire-éditeur, qui brille entre les deux astres, dans un grand écusson.

Que ne peut-on attendre d'un almanach qui s'annonce par une si riche couverture ? Le rédacteur dit s'appeler Antoine Souci, nom de bon augure, car il signifie sans doute que ce digne homme se donne du mal pour ses lecteurs. Il s'intitule astronome et historiographe. En sa qualité d'astronome, Antoine Souci calcule la marche des astres et prédit le temps qu'il fera. Il y a telle pleine lune qui donne à espérer quelque lueur, telle autre dont il ne faut attendre que du rechignant, tel quartier qui cultive du pacifique, tel autre qui montrera bien du trouble, sans compter les nouvelles lunes dont l'entrée ne sera pas propre, et celles qui font craindre des moments critiques en de certaines contrées. Toutes ces prédictions sont accompagnées de signes cabalistiques, rouges ou noirs, dont l'autorité est d'autant plus incontestable qu'il est plus difficile de les entendre. Entre ces signes et ces prophéties se faufilent des mots épars, imprimés en caractères italiques. A quoi servent-ils ? Au premier abord on serait tenté de croire que M. Souci a des absences ; mais il est plus fin qu'il ne semble, et c'est une surprise qu'il réserve à ceux de ses lecteurs qui ont l'esprit curieux et patient. Si l'on prend la peine d'ajouter bout à bout ces mots isolés, on trouvera des sentences morales pleines d'agrément. Parfois elles sont en prose : « Cavaliers, ne vous fiez pas aux dames de qualité ». Parfois elles sont en vers, même en vers de Molière, que M. Souci fait légèrement boiter pour les mieux approprier à son almanach :

Les soins défilants, les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.

Il faut bien égarer un peu la science, et c'est un art où excelle M. Souci.

Mais M. Souci n'est pas seulement astronome, il est encore historiographe. A ce titre, il offre à ses lecteurs de la chronologie, des éphémérides, des nouvelles, de l'histoire, et un recueil d'anecdotes curieuses et de tours d'esprit tirés du grand livre du Monde dans l'année précédente. Il y a de tout dans son almanach, même de la grande histoire classique, un écho de Jean de Muller, sinon de Tite-Live. Au-dessous de la vignette qui représente les divers mois de l'année, en face du tableau des foires, M. Souci raconte l'histoire suisse depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, une année une période, l'année suivante une autre, et il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura fini. Mais si on veut le prendre à ses beaux moments, il faut lire son recueil d'anecdotes curieuses et de tours d'esprit. C'est là son fort. Il fait collection de bons mots, de traits piquants, de sinistres et de crimes. Comme il les entremêle agréablement, et les belles surprises qu'il ménage à ses lecteurs ! Voici l'aventure de cette mère infortunée qui, sans le vouloir, tua l'aîné de ses enfants, lequel, sans le vouloir, venait tout justement de tuer le second, pendant que le troisième se noyait par hasard dans une fontaine, moyennant quoi cette Niobé désespérée se pendit elle-même, pour achever, dit M. Souci, la destruction de toute la famille ; puis voici le bon mot de cet aide de camp, qui se disait au service d'un tambour, parce que son général, un fort mauvais mari, battait chaque jour la générale. Ne riez pas trop, car il se pourrait qu'au revers de la page se trouvât le récit des crimes de Jean Bruleman, destiné à prouver qu'il y a en Amérique des monstres dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique ; après quoi viendra peut-être la délicieuse histoire de ce bon papa, qui allait dans la campagne déguisé en vieillard, et poussait devant lui un âne chargé de vin mêlé d'opium, afin de prendre les brigands en se faisant prendre par eux.

Mais on n'en finirait pas si l'on entreprenait d'énumérer tout ce que trouve M. Souci dans le grand livre du monde. Rapporteur inépuisable, il dit l'anecdote de manière à déridier les fronts les plus moroses, et quand il raconte les aventures tragiques, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Il les sait toutes, cet excellent M. Souci. Et puis, il a les planches pour illustrer les scènes dramatiques et rendre les histoires parlantes. Si vous voulez frissonner, voyez celle qui représente le duel d'un matelot avec un requin. Un requin avait mangé un matelot. Un autre matelot jura de tirer vengeance de la mort de son camarade, et avant qu'on eût le temps de l'en empêcher il se précipita dans les flots, armé d'un grand couteau. Ce fut un bien étonnant spectacle. L'homme était immobile, et l'on voyait briller le couteau dans les flots pendant que le monstre s'approchait, s'approchait toujours. « Grandis » tous deux par l'optique causée par le volume d'eau qui les sépare de la surface, cette terrible lutte qui se prépare entre les deux adversaires « a quelque chose de surnaturel et de formidable » qui jette dans l'âme une émotion pleine de terreur... Mais le matelot est un rusé gaillard ; il plonge avant d'être avalé ; il fatigue le monstre, qui a peine à se retourner, et fait si bien qu'il finit par lui plonger le couteau dans la gorge. Alors le sang rougit les vagues, et l'on ne voit plus rien. « L'anxiété » était à son comble quand « enfin, reprenant la surface pour nager vers son » navire, l'héroïque matelot parut en trouant « l'eau avec sa tête ensanglantée. Mais peu à peu » la mer, en frappant le nageur, lava son front « du sang de son formidable adversaire, et mille » acclamations accueillirent le long du bord le « vainqueur du requin, dont la carcasse expirante » battait encore au loin la surface rougie de « l'eau. »

On a souvent eu l'idée d'éduquer le peuple au moyen des almanachs, et l'on en a publié plusieurs dans ce but, très moraux, très religieux et passablement prêchiers. Le véritable Messenger boiteux n'a rien de commun avec ces sermons tournés en almanachs. Il n'est pas irrégulier, moins encore immoral, mais par-dessus tout il

n'est pas prêcher. M. Souci a beau se guider sur son double titre d'historiographe et d'astronome, je le tiens pour un paysan fin matois et qui connaît son monde. Le paysan est naïf comme un enfant, madré comme un vieux diplomate. Il se plaît aux histoires et se déplaît aux sermons. M. Souci s'est réglé là-dessus. Ce n'est pas qu'il s'interdise toute réflexion morale ; mais il fait justement celles que feraient ses lecteurs ; il les voit venir, et il leur décroche le mot des lèvres. Il est dur aux larrons et aux malfaiteurs. S'il raconte leurs exploits, il n'oublie pas de se réjouir de la juste peine qu'ils ont subie. Une de ses thèses favorites est qu'il est bon de faire des exemples. C'est un excellent homme que M. Souci, mais ce n'est point un philanthrope. Il est propriétaire, ce qui nuit à la philanthropie. Il a sa vigne au soleil, entourée de bons murs de clôture, et sa grasse métairie, avec un dogue qui flaire les passants à demi-lieue à la ronde. Il n'a point de pitié pour les rôdeurs, qui épient le bien d'autrui ; en revanche, il chérit les gendarmes, et il pense que la peine de mort fait aussi bien dans un code que les épouvantails contre les oiseaux pillards dans les champs ensemencés. Voilà la morale de M. Souci, née des entrailles même du peuple des campagnes. M. Souci ne la cache pas, mais il l'affiche moins encore, et son almanach est bien d'un conteur ; c'est le miroir du monde, c'est l'ample comédie aux cent actes divers dont parlait le bonhomme La Fontaine, et je crois, en vérité, que M. Souci pourrait rendre des points au fabuliste, son compère et son ami.

(A suivre.) Eug. Rambert.

Douteux. — C'est une chose curieuse qu'une femme bavarde soit préférée des hommes.

— Y aurait-il, par hasard, des femmes d'un autre genre ?

Aide efficace. — Hé, m'sieu, pourriez-vous pas nous aider à transporter le piano ?

— Certainement, mes braves.

— Bien le merci, qu'allez-vous faire ?

— Moi, je ferai : « Han ! » à chaque fois que vous ferez un effort.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine : **Le voile nuptial**, film d'aventures mondaines et dramatiques, avec Billie Dove, la remarquable star suisse. Puis : **Marchand de beauté**, œuvre légère et spirituelle. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays présentées par le Ciné-Journal suisse.

Royal Biograph. — Dès vendredi 4 octobre, en deux semaines seulement : **Poker d'As**, avec René Navarre. Cette semaine, première partie : « Le mort vivant ». A chaque représentation, les actualités mondiales et du pays présentées par le Ciné-Journal suisse.

N'IMPORTE QUOI

concernant

la

MUSIQUE

et le THEATRE,

vous l'obtenez rapidement

chez

FOETISCH

FRÈRES

S. A.

Maison fondée en 1804

La plus importante Maison de Musique de la Suisse romande

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE